

TÉMOIGNAGE

« Tout le monde me dit : « Raconte tes seins, ta vie dans un autre corps »... »

Il y a deux ans, j'ai subi une ablation des deux seins – après un cancer génétique – suivie d'une reconstruction immédiate. Ça veut dire qu'on greffe un lambeau de peau avec artère et veine à la place où étaient les seins. Comme Angelina Jolie, me disaient des amies – certaines ajoutaient : « Tu vas être super canon. » Je ne projetais rien. Je ne pensais pas à l'après, et c'est pourtant après que les choses commencent. J'ai souvent tourné autour du pot. J'avais trop peur, avoir de nouveaux seins voulait dire en finir avec l'ancien corps.

Je me souviens des semaines après l'opération. Mon corps, à ce moment-là, devient un autre, ça me plaît. Je me sens moche, et tant mieux, cette mocheté commence par me convenir, elle me délivre d'une certaine façon de l'obligation d'être un beau corps pour mériter d'exister. J'aime mes seins asymétriques et si différents. J'appelle le droit « l'omelette » et la gauche « le steak haché surgelé », depuis qu'un problème de thrombose l'a laissé dur comme de la pierre. En les voyant, médecins et infirmiers s'extasient tous : « C'est beau, c'est magnifique. » Qu'est-ce qui est beau ? « La plaie est très belle. » On apprend des choses dans les hôpitaux. J'attends sagement la décongélation.

90 % des cas s'en sortent bien. Moi j'ai eu deux passages au bloc et une infection qui m'a ramenée à l'hôpital. Il paraît que la plupart des femmes ne veulent pas se reconstruire tout de suite, une fois sorties de cette galère, où on fait bonne figure au mauvais moment, en trouvant tout merveilleux. Maintenant que je ne suis plus malade, je ne veux plus rien savoir des médecins, même le beau gosse qui était mon radiologue, que j'ai aperçu une fois à son cabinet sans avoir l'envie ni le courage de lui dire bonjour. Dans mon cas, les choses ne sont pas finies : il faudra mettre des tétons, un peu de volume, le sein abîmé n'est pas encore prêt.

Il y a une chose que je n'ai pas oubliée – même si j'étais droguée au Xanax –, c'est le moment avant qu'on me coupe les seins, où j'ai posé nue pour la photo qui allait servir de référence dans ma reconstruction. C'était au bloc opératoire, les gens allaient et venaient, je

n'aurais pas imaginé plus sombre cauchemar. Mes seins, c'est ce que je préfère chez moi. A force, on s'attache.

La première reconstruction a lieu en novembre 2014, un an après l'opération. A cette période-là, rien ne va plus. Je ne sais plus qui est mon ami, quel est mon monde. Pourtant, je me sens forte. Seule et forte, sur un fil. On me dit : « Tel chirurgien est le meilleur. » Evidemment j'y crois. Ce n'est pas qu'on choisit des seins sur un catalogue, personne ne dit vraiment ce qu'il va se passer, les médecins font ce qu'ils veulent. J'ai l'impression d'avoir raté mon rendez-vous avec la science, annoncé bien à l'avance...

Les gens n'arrêtent pas de me dire : « Heureusement que tu es belle et après, tu seras encore plus belle. » Sauf que je ne suis pas belle du tout. Je dois faire un nouveau deuil, pas seulement de mes seins, mais aussi de mon corps. Je le trouve énorme, changé. On a prélevé de la graisse pour remplir les seins. Moins de hanches, plus de fesses. Je ressemble à un parallélépipède. Les ovaires produisent des hormones qui sont responsables de nourrir les cancers, alors on les enlève souvent pour les femmes à risque à partir d'un certain âge. En prévention, on m'a retiré les miens. J'ai une ménopause précoce, brutale. J'en parle. J'ennuie tout le monde, on ne m'écoute pas. Je pleure et je ris indistinctement.

Quand mon cancer s'est déclaré, les gens s'étaient inquiétés. Des amis disparus avaient réapparu. Quand tu t'es souvent sentie inutile, quand tu cherches ta place, tu comprends quoi faire dans cette situation, contre quoi te battre. Afficher mon cancer a été une des choses les plus importantes dans ma vie : je n'ai pas honte de mon cancer, au contraire, regardez comme ce foulard me va bien, comment je me maquille, comment je souris. Tu reçois de l'affection que tu n'as pas forcément rencontrée à d'autres moments. Dans mon expérience à moi, je n'ai jamais été aussi heureuse : c'était mon moment, la douleur d'autrefois trouvait sa justification là.

Dormir. Rêver. Aller à Disneyland avec les enfants. Trouver un endroit pour bosser ou faire semblant, c'est déjà ça. Encore mon corps qui m'embête. Pendant des mois, j'ai attendu. Avec pour seul horizon les opérations. Les unes après les autres. Même au yoga, je ne suis plus celle



Ana D., Parisienne, 40 ans, a subi une double mastectomie fin 2013 après un cancer. Pour écrire à Ana D. : journaldunchangement@gmail.com

qui réussit bien, qu'on félicite, mais cette grosse, presque invisible, qu'on aperçoit du coin de l'œil et qui a envie de crier : « Ce n'est pas moi. » Je voudrais plaire aux hommes, être aimée en tant que corps, que quelqu'un ait l'envie de me faire jouir à l'infini. On me reconstruit d'abord un mamelon, je commence à avoir des seins.

La der des ders a lieu le 13 novembre 2015. Un mauvais trip d'anesthésie, les attentats à Paris le jour même, je suis effondrée. Je n'ai plus rien à attendre alors de la médecine, après deux ans dans un circuit où on se sent protégée, prise en charge. On me dit : « Allez-y, sortez dans le monde, soyez efficace. » Je commence à déprimer. Dès que quelqu'un se montre gentil, m'ouvre les bras, j'ai peur de le perdre, son amour me manque déjà. Mon mari m'a parlé : « Ana, ce n'est pas normal que tu ailles si mal. Ce n'est pas toi, je te connais. » J'ai demandé un anxiolytique et un antidépresseur à mon généraliste. Je voudrais trouver quelque chose d'intéressant à faire. L'autre matin, je me suis levée en me sentant sexy et capable de tout. Mais la réalité ne m'encourage pas. J'ai mis mon négligé en dentelle, mais rien à faire. Pas d'élan.

Je me souviens du jour où la médecin m'a appris mon cancer. On est restées silencieuses. Je me suis rendu compte que c'était une manière de devenir la fille de ma mère. Sa vie de mère, sa vie de merde. Le cancer du sein, j'ai vécu avec lui depuis toujours, il était autour. Ma mère avait de longs cheveux blonds, elle roulait en Volkswagen n'importe comment, elle nous gâtait trop, elle était irrésistible. Elle n'avait pas 30 ans quand elle l'a eu, mille opérations, plusieurs chimios, je me souviens quand ce médecin lui a dit : « Vous allez mourir. » Ce n'était même pas vrai, elle a tenu encore cinq ans. La dernière fois qu'on s'est promenées ensemble, elle marchait à peine. J'avais 17 ans à sa mort. Peu après, il y a eu ma tante. Je pensais : ce n'est pas possible, je serai de ces 20 % qui, portant le gène, ne développent pas la maladie.

C'est à mon tour de jouer mon jeu, accepter ma manche. J'ai appelé la famille pour identifier la chaîne génétique, jusqu'à cet aïeul, un homme du côté de ma mère, qui avait eu le cancer des deux seins. Mes seins à moi ne sont pas mal. Pas à regarder bien sûr, mais sous les vêtements. Même ratée, je me trouve mignonne. J'en ai besoin. J'ai envie d'une nouvelle vie. Peut-être que ce n'est pas le sexe, mais le désir qui peut la remplir ? Je pense que d'ici l'été, je vais être une bombe.



Propos recueillis par Florence Aubenas

TOC-TOC

Carpette diem

Magali Cartigny

J'ai acheté un tapis. C'est arrivé comme ça. J'écoutais le dernier Kool Shen, trinquant à feu mes années sound system. « Paraît que j'suis dépassé », chantait le quinqu. Mais non, Bruno, t'as encore la flamme, même si tu pêtes plus de Neiman. C'est là que c'est venu. Envie d'un tapis. Un truc qui sert à rien, même pas à faire joli, si ? Puis vinrent les questions. Poils ras ou poils courts ? Taupe ou mordoré ? C'était déjà trop tard pour moi. Une fille qui a fait des études pourtant. Qui a fait des choix. Refuser l'invitation sur Facebook du big chef (« Non, Jérôme, n'insiste pas ») ; le prénom du petit dernier (maternité Thorez, allez, on l'appelle Maurice). L'achat du tapis, c'est le renoncement à tous les combats. La mort à crédit une fois acquis le sèche-linge (pardon Mélanie Laurent), l'écran géant (pardon Dolto) et les moules à muffin (pardon Proust). Prenez Kool Shen : il y a vingt-cinq ans, il soulevait des émeutes en une rime. Aujourd'hui, le gars soulève des canapés à Habitat pour voir s'il fait livrer ou pas. Nique ta mère n'est même plus une insulte. Les mères ont déserté, elles picolent au bar du coin en roulant des pelles à la voisine. Les mères, c'est comme les rappers, c'est plus ce que c'était. Robespierre, s'il s'en était sorti, il aurait fini pareil, à hésiter entre la rose et le réséda pour la véranda. Camarade bourgeois. Même Renaud en est revenu. Dans *Télérama*, il dit qu'il regrette certaines paroles d'*Hexagone*. Que c'était pas sympa pour les flics. Je me demande de quelle couleur est son tapis...

UN DIMANCHE À BAMAKO

Le grin, un réseau social made in Mali

David Dembélé

Le dimanche à Bamako, c'est jour de grin, et c'est pour ça que Youssouf Camara s'est installé sous l'unique caïlcédrat de Niaréla, un quartier central sur les bords du fleuve Niger. Ce dimanche-là, premier arrivé, une paire d'écouteurs accrochée aux oreilles, l'étudiant en droit des affaires à l'université de Bamako attend tranquillement les autres membres du grin, ces petites congrégations de jeunes gens où l'on échange tous azimuts. Il n'est pas encore 10 heures, il s'impatiente déjà en regardant le « premier » (la première partie du thé) en train de bouillir aux bons soins de Sidiki, un voisin du quartier. Dix minutes plus tard, voici enfin son copain Fouss et sa « go », comme il dit pour présenter sa petite amie. Quelques embrassades sur la selle d'une moto djakarta et le grin pourra enfin commencer. Ici, sous le caïlcé-

drat, comme dans cette rue qui va du cimetière au grand marché de la capitale malienne, où des grappes se forment les unes après les autres.

« Plus qu'une simple tradition, le grin, c'est une culture chez nous », explique Youssouf Camara en sirotant son thé, alors qu'une dizaine de jeunes l'ont rejoint. Suspension des droits de vote du Mali à l'ONU pour cause d'impayés, attentats, présence de l'armée française, victoire de l'équipe nationale de foot en Guinée-Equatoriale... Les sujets de conversation – et de désaccords – ne manquent pas. Hélène, la copine du grin-chef Youssouf, est passionnée par Sidiki Diabaté, un jeune artiste, fils de l'emblématique Toumani Diabaté, virtuose de la kora, qui fait un triomphe avec son dernier opus sentimental. Autrefois, des articles de *Grin-Grin*, l'un des premiers journaux

privés du Mali, étaient lus en public, puis abondamment discutés. Le grin est tellement bien implanté à Bamako que la Mission multidimensionnelle intégrée des Nations unies pour la stabilisation au Mali (Minusma) a voulu l'adapter en lançant, pendant quelques mois, en 2015, l'opération « Thé dans le grin ». Il s'agissait, selon le site de la mission onusienne, de « faciliter l'interaction du personnel en uniforme de la Minusma et des Forces de la sécurité maliennes avec la population, faire mieux comprendre le rôle et le travail du personnel en uniforme de la Minusma et rapprocher les parties pour maximiser les synergies ». L'initiative a connu un succès assez mitigé. Rien n'a jamais modifié l'agenda des dimanches pour ces attroupements juvéniles maladroitement imités par des adultes.